

## LE PRÉ ET LE GUIDE DE NECTAR

### *Première lettre*

Comment pourrais-je oublier le printemps où nous fîmes cette promenade dans le jardin botanique de l'Université, car ici aussi à Tainaron il y a un parc de ce genre, vaste et soigné. Si tu le voyais, tu serais émerveillé: on y trouve de nombreuses plantes que personne chez nous ne connaît, et même une espèce qui fleurit sous terre.

Pour ma part, pourtant, je préfère le pré attenant au jardin, où ne poussent que des fleurs sauvages: bleuets, chardons aux ânes, linaires, véroniques en épi. Mais tu te trompes si tu imagines de vulgaires fleurs des prés. Non, ce sont des sortes d'hybrides d'une taille extraordinaire. Certaines centaurées sont aussi hautes



qu'un homme et leurs corolles aussi larges qu'un visage humain, et j'ai vu des fleurs où l'on peut pénétrer comme sous une tonnelle ensoleillée.

J'ai plaisir à imaginer que je t'emmènerai peut-être un jour sous les chardons. Une arantèle duveteuse recouvre leurs délicats corymbes qui frémissent au-dessus de nos têtes comme les couronnes des arbres sur un boulevard de bord de mer.



Une balade dans le pré te plairait lorsque c'est l'été à Tainaron et qu'on peut examiner les fleurs de près. Elles sont alors ouvertes comme le jour, et les hiéroglyphes des guides de nectar sont nets et précis. Si on s'attarde à les observer, on remarque qu'elles ne se tournent que vers le soleil, auquel elles font d'ailleurs penser. Dans la chaleur de la mi-journée, il est malaisé de croire – autant que devant des visages d'enfants – que la couleur et la clarté dont elles sont faites ont une substance et qu'une fois, bientôt, ce soir déjà, leur éclat se ternira et disparaîtra.



Il se passe beaucoup de choses dans le pré, théâtre d'animation passionnée et champ de bataille. Mais tout cela dans un unique but : survivre. Les insectes qui y satisfont leurs propres aspirations ignorent qu'ils assouviennent du même coup le désir secret des fleurs,

[10]



qui elles-mêmes ne comprennent pas que, pour les insectes – qu’elles prennent pour leurs esclaves – elles sont vie et subsistance. Et ainsi, dans le pré, l’égoïsme de chacun contribue-t-il au bonheur de tous.

Il n’y a pourtant pas que les syrphes et les mouches à scie qui viennent jouir du pré au jardin botanique, mais aussi bien les citadins désœuvrés qui y consacrent leurs moments de liberté, passant leur temps d’une manière qui nous paraît indéniablement singulière.

« Amiral ! Amiral ! » entendis-je le Capricorne s’écrier d’une voix enjouée un dimanche où, une fois encore, nous flânions à travers l’entrelacs de sentiers qui sillonne le pré.

Je jetai un regard autour de moi en écartant quelques tiges florales – dont certaines étaient aussi robustes que les troncs de jeunes bouleaux – mais je ne découvris à qui le Capricorne s’était adressé que lorsqu’il me désigna du doigt la corolle d’une fleur semblable à un orchis. Sur son lobe rouge vif et tacheté était assis – ou plus exactement sautillait sur place – quelqu’un de très excité et de très joyeux.

Tout en agitant ses nombreuses pattes devant le Capricorne, ce Tainaronais s’écria avec passion : « Par ici, Messieurs Dames, et surtout ne vous gênez pas ! »

[11]



Il me faut bien reconnaître que ses manières me surprisent car il poursuivit sa danse débridée d'un lobe de pétale à l'autre tout en s'y frottant de temps en temps le derrière. Puis soudain il glissa mollement sur le nez et parut se mettre à mâchouiller voluptueusement un poil fin, duveteux et hérissé situé à la base de sa lèvre. Comme nous étions dans un lieu public, je détournai le regard de cette débauche.

Mais le Capricorne, me dévisageant à la dérobée, se mit à sourire, ce qui eut le don de m'irriter encore plus.



« Mais quelle puritaine ! » fit-il. « Voilà que tu réprouves les simples divertissements innocents du week-end ? Ils caressent les fleurs et les fleurs les enivrent ; ils vont de l'une à l'autre et en même temps les pollinisent. N'est-ce pas une chance pour tout le pré, pour toute la ville ? »



À ce moment précis, l'ami du Capricorne se pencha vers nous sur le large lobe fortement arqué de l'orchis, qui ploya sous son poids en se balançant violemment. C'est alors que je remarquai qu'il était tout barbouillé de pollen gluant et, lorsque je levai le regard en me protégeant les yeux du soleil, une goutte mielleuse suinta de sa longue trompe tâtonnante jusqu'à mon menton. Je la léchai d'un coup de langue, ce n'était

[12]

pas mauvais mais en même temps cela me remit en tête des lignes lues il y a longtemps.

L'esprit apaisé, je m'apprêtais à les réciter au Capricorne, mais son compagnon était un vrai moulin à paroles.

« Mes amis, » marmonna l'Amiral, « je parie que vous n'avez jamais, jamais vu de pareilles glandes à nectar, aaaah, venez, suivez-moi, je connais le chemin. . . »

Il plongea sur-le-champ dans les profondeurs de la corolle géante, de sorte que je ne distinguai bientôt plus qu'une de ses deux pattes arrière gigotant dans la profonde et vibrante cavité.

« Non, » dis-je enfin. « Je n'y vais pas. »

« Eh bien, » fit le Capricorne d'un ton conciliant, « continuons notre route. Peut-être aurai-je l'occasion de faire les présentations un autre jour. En avant, allons voir si la reine-des-prés a déjà fleuri. »

Tout en cheminant sous les fleurs, j'étais consciente de leur désir et de leur soif et je réalisais que le bel éclat qu'elles nous dévoilaient n'était qu'un tremplin pour leur semence. Et je ne pus résister à la tentation de réciter pour le Capricorne les vers que ce nigaud d'Amiral venait de me remettre en mémoire :

[13]

*Car que sont les étamines, les pistils  
Et les halos sur les pétales  
Sinon les ombres trompeuses  
Qui cachent le cœur de la fleur,  
Sa flamme intérieure !*

Il m'écoula distraitement et finit par m'interrompre.  
« Tu n'entends pas ? »

Tout juste. J'eus l'impression de percevoir un geignement désespéré qui venait du sud, au-delà du pré. C'est à cela que le Capricorne avait donc prêté l'oreille pendant ma récitation.

Nous avions pris le bon chemin car quelques pas nous suffirent pour entendre une voix affolée nous souffler : « Ici, ici ! » Et nous découvrîmes une autre fleur aussi grande qu'une chambre, cette fois-ci d'un bleu outremer éclatant, dans laquelle se débattait un petit bonhomme qui apparaissait empêtré dans un stigmatte en forme d'entonnoir.

« Eh bien, eh bien, » fit le Capricorne d'un ton morose. « C'est bien ce que je pensais. C'est un dompte-venin, une fleur piège. »

[14]

Et s'adressant à celui qui était pris dans la souricière : « Vous n'êtes pas le premier à vous retrouver dans cette fâcheuse posture, » s'exclama-t-il.

Le Capricorne grimpa lestement sur la corolle d'un bleu étincelant en prenant appui sur l'aisselle d'une feuille. Sans perdre une seconde, il saisit vigoureusement le malheureux sous les bras. Et hop ! au même instant un crissement se fit entendre comme une étoffe de soie qui se déchire, la corolle retomba lourdement tandis que secoureur et secouru roulaient sur le gazon.

Mais avant que j'eusse le temps de me glisser sous la grande tige brisée, tous les deux s'étaient déjà remis sur leurs pieds et s'époussetaient du pollen qui les couvrait en produisant une brume chatoyante autour d'eux.

« Mais vous boitez, » dit le Capricorne d'un ton sévère à la créature effarouchée qu'il venait de sauver.

« Juste un petit accident, » répondit le malheureux en lorgnant la fleur mutilée comme s'il devait encore attendre de sa part quelque attaque surprise. « Un sacré piège qu'elle m'a tendu... »

« Ne vous fiez pas aux fleurs, » morigéna le Capricorne. « La prochaine fois, réfléchissez où vous mettez la tête. »

[15]



Je doute que la victime souhaitât jamais revenir dans le pré. Elle clopinait déjà au loin sous d'autres créatures tout aussi insidieuses et avait même oublié de nous remercier. Le Capricorne me saisit par le bras, ce dont je lui fus reconnaissante car je ressentais le besoin d'un soutien, comme si c'était moi qui avais souffert dans la geôle du dompte-venin.

Le pré bourdonnait tout à l'entour tandis que je méditais ainsi, et ses effluves commençaient à nous faire tourner la tête. Nous cheminions sous des nuées de reines-des-prés – elles étaient vraiment tout à fait en fleur – mais à cet instant-là j'aurais préféré me trouver en sécurité sur de durs pavés bien réguliers.

Cependant devant moi s'élevaient sans cesse de nouveaux tourbillons vibrant de lumière, étranges et inintelligibles dans leur silence. Je voyais la clarté soyeuse des fleurs, leurs ailes et leurs carènes, leur duvet mat, leur lustre pourpre et leurs graines qu'un coup de vent expulsait de leurs coques étroites. Oh ! Grosse comme une cartouche, l'une d'entre elles me blessa à la joue, alors que d'autres encore claquaient en s'ouvrant et me faisaient tressaillir. J'entendis le bruit sourd d'akènes qui se détachaient de leurs involucre

[16]





ouverts tandis que mon chemin était encombré d'épérons jaune soufre et de lobes bombés. Les bractées hérissées de pointes, de poils et de duvet me chatouillaient le cou, tandis que par le trou de mes pupilles, aussi petites que je tâchasse de les réduire, pénétrait un feu de couleurs, et par mes narines, mon palais et mes oreilles, la clameur des mélilots et de mille parfums insolents.

« Non, nous ne savons rien d'elles, » dis-je au Capricorne, qui inclina silencieusement la tête.



Sur le sol qui dissimulait toutes les racines, la fraîcheur du soir se glissait jusqu'à nous. Tant que le soleil avait dardé ses rayons sur ces vastes faces qui se refermaient à présent, je n'avais pas eu de crainte et ne m'étais pas posé de questions. Mais dès que le premier vague signe de flétrissement se mit à monter vers le ciel et que nous prîmes la direction de la ville, je sus avec certitude que j'étais aussi perdue qu'avant.



